

Matanel

UN DON DE DIEU

Joëlle Aflalo est la présidente de la Fondation Matanel qui se remarque par un large éventail d'activités tant en Israël qu'en Europe, en Amérique du Sud et en Afrique. Née à Fès et habitant Luxembourg, elle s'inscrit dans ce qu'elle nomme « une lignée du hessed ».

Après des études à l'Université Mohamed V de Rabat, elle s'installe avec sa famille à Bruxelles où elle s'insère dans l'équipe du Centre juif. Elle a alors l'occasion d'accompagner les rescapés de la Shoah et de s'ouvrir à leurs douloureux souvenirs. Elle côtoie également de grands donateurs chez lesquels elle décèle ce qui peut faire d'un donateur

un véritable philanthrope. Ses activités professionnelles la conduisent à Luxembourg où, avec Gad Boukobza, elle fonde la Fondation Matanel. C'est une grande Dame du Tikkun Olam qui représente à ses yeux l'engagement juif par excellence, que ce soit au service des « pauvres de sa ville qu'à ceux des lointaines villes » et que chacun devrait pratiquer « à son échelle ». Dans ses activités philanthropiques, forte de sa riche expérience comme membre de nombre d'institutions et de forums, elle persiste à respecter une grande maxime héritée de sa mère : « Quiconque tend la main, ne cherche pas à savoir pourquoi il te la tend, donne ! »



L'engagement juif par excellence...

Un entretien avec Joëlle Aflalo

La rencontre avec le rabbin Adin Steinsaltz a été lumineuse et déterminante. C'est lui qui nous a guidés dans nos premiers pas. Il nous éclairait sur les véritables besoins en Israël et nous accompagnait, à sa manière discrète et vigilante, rigoureuse et généreuse, dans nos tâtonnements. C'est lui qui a donné à la Fondation Matanel sa vocation d'incubateur social, pédagogique et culturel. Elle recouvre, comme toute chose chez Rav Adin, une profonde réflexion. Nous sommes, je crois, une des rares Fondations à réunir ses partenaires tous les

deux ans pour leur permettre de se rencontrer, d'échanger leurs expériences, de tisser des liens et de collaborer. C'est aussi pour nous l'occasion de nous mettre à leur écoute, de prospecter les nouveaux besoins et de leur marquer notre gratitude.

Quels sont les grandes lignes de votre approche en matière de philanthropie ?

Nos activités réclament discrétion et réserve et reposent sur la conscience de nos limites. Jamais les ressources philanthropiques ne pourront rivaliser avec les ressources gouvernementales et les Fondations se substituer aux pou-

voirs publics pour prendre des mesures à une échelle macroscopique comme l'augmentation des allocations de la sécurité sociale aux personnes âgées ou handicapées. En revanche, les soutiens philanthropiques, soigneusement étudiés et programmés, sont à même d'encourager des initiatives pilotes pouvant générer des changements dans l'allocation des budgets par les services publics.

Ces initiatives sont généralement celles de jeunes activistes idéalistes qui veulent changer un secteur d'activité et montrer que les choses peuvent se faire autre-

Joëlle Aflalo remettant le Cantique des Cantiques au pape.



“

Nous avons mené de longues consultations pour savoir où notre intervention serait la plus efficace.

ment pour un plus grand bien être général. Ce sont ces jeunes porteurs d'idées innovantes que nous recherchons et soutenons. Telle que nous la concevons, l'activité philanthropique n'est pas un assistantat, mais un encouragement. Cela peut devenir un laboratoire – une unité de recherche et de développement – pour les services publics.

Combien de projets avez-vous en ce moment dans votre incubateur ?

Des dizaines, la liste serait longue. Je parlerai de l'un d'eux pour illustrer mon propos. L'Université pour Tous a germé dans l'esprit d'une jeune activiste sociale qui a renoncé à une carrière universitaire prometteuse pour réaliser l'idée folle d'arracher les habitants des quartiers à risques dans les grandes villes à leur routine quotidienne et leur proposer des cours du soir dans les universités. Les services sociaux n'imaginaient pas que l'on réussirait à les intéresser, les universités n'étaient pas prêtes à accueillir une population non estudiantine entre ses murs. La première,

l'Université de Tel-Aviv a accepté d'allouer des salles, généralement vides le soir, et d'accorder des points de crédit aux étudiants de dernière année qui consentiraient à suivre un cursus les préparant à l'enseignement pour donner les cours du soir aux apprenants adultes. Des ressources philanthropiques étaient nécessaires pour les former, intéresser les apprenants adultes et les recruter, louer des cars de ramassage pour les acheminer à l'université et leur proposer un sandwich. Le succès a été tel que nous avons étendu le programme à l'Université Hébraïque de Jérusalem, l'Université Ben Gourion, l'Université de Haïfa. Aujourd'hui les universités israéliennes accueillent tous les soirs des personnes adultes qui, pour toutes sortes de raisons, n'ont pas fini le collège et n'ont jamais envisagé de se risquer dans le périmètre d'une université. Imaginez seulement la scène où un enfant répond au téléphone ou à la sonnerie de la porte : « Mes parents ne sont pas à la maison, ils sont à l'Université. » Les incidences sur l'enfant,

sur le proche voisinage, sur les parents, voire sur les étudiants-enseignants qui pour la première fois de leur vie découvrent un autre secteur de population que celui dont ils émanent.

Aujourd'hui, les pouvoirs publics s'intéressent de près à cette initiative et la financent partiellement. Ce sont des programmes de ce genre que nous soutenons dans des domaines aussi variés que l'emploi de jeunes en échec scolaire dans des fermes centrées sur la culture bio qui les initient tant au travail agricole qu'aux métiers qui lui sont liés, les jeunes mères souhaitant créer leurs entreprises ou les étudiants des yeshivot souhaitant s'insérer dans le High Tech. Tout cela sans oublier les activités traditionnelles de tsédaka, dont nous nous acquittons par la distribution de bons les veilles des fêtes ou les réparations dans les maisons des personnes âgées.

Vous nous disiez que la Fondation Matanel était également active hors d'Israël ?

Nous soutenons des projets des-



Les apprenants de l'Université pour tous.

tinés à encourager certaines associations de la société civile dont le but est de sensibiliser les enseignants belges à la Shoah ou de faire visiter Auschwitz par des lycéens des écoles publiques de Luxembourg. Nous sommes également présents dans ce que l'on nomme l'Europe juive – de l'Angleterre à la Russie. Nous avons mené de longues consultations pour savoir où notre intervention serait la plus efficace. Les écoles juives sont largement dotées, les structures informelles se renouvellent sans cesse pour mieux composer avec les souhaits des jeunes, les centres de culture proposent de riches programmes qui ne recueillent malheureusement pas l'audience qu'ils mériteraient. En définitive, le gros de nos efforts portent sur le soutien des jeunes rabbins auxquels nous fournissons les moyens nécessaires pour réaliser des activités comme la construction de mikvaot, l'organisation de shabbatonim, l'ouverture de ganim, la distribution de paquets cadeaux à l'occasion de Hanoukka et de Pourim, etc.

De nombreux prix étant alloués par la Fondation, le prix Maharal-Matanel pour le jeune rabbin européen le plus prometteur est alloué tous les deux ans. Les jeunes rabbins remplissent l'un des rôles les plus déterminants dans et pour la vie juive. C'est au rabbin que l'on recourt aux mo-

ments de joie et aux moments de détresse ; c'est à lui que l'on adresse ses questions ; c'est lui qui représente sa communauté et lui encore qui sert de trait d'union avec les autres communions religieuses. Il doit montrer de la sensibilité et de l'empathie et être versé dans la halakha. Nous avons créé, sous l'égide du CER, un réseau de jeunes rabbins – Hulya – que nous accompagnons en soutenant, entre autres choses, les formations destinées aux rabbins autant qu'à leurs épouses, que ce soit à Berlin, Londres ou Cracovie.

Vous avez également des activités éditoriales ?

Notre politique de publication s'inscrit dans les efforts que nous investissons pour encourager la culture juive, soit par l'organisation d'activités, soit par la réalisation de films, la production de CD de piyyutim pour les jardins d'enfants ou la publication de livres. Ces derniers sont des jardins se-

crets que nous cultivons soigneusement, en particulier les ouvrages en hébreu destinés aux Méchinot où les jeunes Israéliens s'accordent une année de sursis pour compléter leurs connaissances dans des domaines aussi variés que le Talmud ou la littérature hébraïque. Nous sommes du reste très fiers de notre implication dans ce réseau unique en son genre qui constitue, de l'avis de tous les observateurs, la véritable pépinière des futurs dirigeants israéliens dans tous les domaines, que ce soit l'armée, la médecine ou la magistrature.

Nos livres présentent néanmoins un cachet particulier, ils présentent la culture juive à tous ceux qui ne la connaissent pas, que ce soit, pour pasticher Levinas, les Indiens ou les Chinois. Nous avons publié le Cantique des Cantiques en huit langues et nous sommes en train de préparer le Traité des Pères en huit langues également avec des barres codes pour écouter les morceaux mis en musique. Nous persistons à offrir des livres à nos partenaires et à nos amis. Des proverbes judéo-marocains de Joseph Chetrit au Livre des Perles du poète médiéval Shlomo Ibn Gabirol, des contes de Rabbi Nachman de Bratslav aux contes de Fès.

Pourquoi le nom de Matanel ?

Parce qu'il veut dire Don de Dieu. Ce n'est pas nous qui donnons, nous ne sommes que des intermédiaires, c'est Dieu qui donne par notre entremise.



Les étudiants d'une prépa militaire en excursion.